

La Chose selon l'« Esquisse » et la représentation

Jean Bergès

Extrait du séminaire du 1^{er} mars 1994
sur *La mère et la Chose*

On va poser une proposition pour commencer : la Chose, c'est ce qui suppose qu'il n'y a pas de représentation (*Vorstellung*). Ça suppose que la Chose est rebelle à la représentance, comme on le traduit maintenant, c'est-à-dire à la fonction de la représentation, ce que Freud exprime par *Repräsentanz*, et non pas par *Vorstellung* qui est le processus psychique, la représentation. *Repräsentanz*, c'est la représentation au sens de la fonction produisant une *Vorstellung*, processus psychique.

La fonction de la représentation, la Chose y est rebelle ; ce qui fait que si cette fonction est applicable à quelque chose, elle n'est pas applicable à la Chose. C'est dans cette mesure qu'il faut comprendre ce que dit Freud, et Lacan après lui ; à savoir que la Chose, ça n'a pas à voir avec la *Vorstellung*, c'est-à-dire non pas la représentation en tant que fonction, mais en tant que processus. Ça c'est le premier point.

Deuxième point, il n'y a pas de jugement de la Chose ; « *ce que nous appelons Chose c'est ce qui se dérobe au jugement* » dit Freud ; quand je vous ai lu ce que j'appelle la naissance de la Chose, dans l'*Entwurf*, nous avons pu pointer l'essentiel : il n'y a pas d'écart, il n'y a pas plusieurs courants qui permettent une comparaison, ce que Freud appelle « *une pensée pour comprendre* ». Il s'agit de ce qu'il appelle une pensée réfléchissante, il n'y a pas de passage par le corps propre (nous l'avons vu avec l'histoire de la main qui bouge, le cri, etc.). Cette Chose donc, elle est rétive à deux fonctions : à la fonction de représentation — *Repräsentanz* — et elle est rétive au jugement ; elle s'y dérobe.

Si nous reprenons l'idée de Freud que cette Chose est directement en rapport au noyau du *ich*, c'est-à-dire ce qui fait la masse neuronique du moi, du *ich*, quelle est la caractéristique de ce rapport ? C'est un rapport sans écart, bi-univoque, comme le dit Freud, « *chaque point du noyau du moi correspond à un point de la perception* ». Quand nous parlons de mère pré-spéculaire, quand nous nous

posons les questions de la relation bi-univoque entre l'enfant et la mère, et celle d'un « petit a » creusé dans le grand Autre, nous parlons de cette bi-univocité, cette confrontation entre le noyau du moi et la Chose. C'est dire que sont exclues du même coup la fonction de représentation et la possibilité d'un jugement. Ce qui fait miroir bi-univoque, c'est la reproduction qui s'établit par exemple en clinique dans les imitations précocissimes : quelque chose de l'ordre d'une perception rendue intégralement par le noyau du moi (par les décharges motrices aboutissant à l'imitation en question).

Toutes hypothèses qui ne s'écartent pas d'une ligne de l'« Esquisse » mais qui supposent d'après Freud qu'il n'y a pas d'inhibition du je : c'est dire que pour le noyau du moi, il n'y a aucune inhibition. Il fonctionne de manière lumineuse.

Que dit Freud ? « *C'est la mise en veilleuse du noyau du moi qui va rendre possible [ce qu'il appelle] la pensée* ». C'est pour ça que Lacan l'écrit « *l'apensée* », parce que c'est lié à une inhibition la pensée, ce n'est pas lié à une sécrétion positive, ça suppose la mise en veilleuse... entre parenthèses : des investissements, pour Freud.

D'un côté, cette Chose pour laquelle la fonction de représentation dérape, n'a pas d'effet ; de l'autre, quelle est la fonction de cette représentation qui dérape sur la Chose ? Quelle pourrait être sa fonction, privée qu'elle est de fonctionnement, de par les qualités de la Chose ? « *La fonction spécifique de la représentation*, nous dit Freud, *c'est de rendre présent l'état désiré de la Chose*. » C'est-à-dire que la fonction de représentation consiste à actualiser cette opération qui fait qu'à partir du moment où il y a du désir concernant la Chose, la représentation est possible ; s'il n'y a pas du désir concernant la Chose, la représentation tombe à plat en tant que fonction.

Je reprends cette phrase de Freud que je trouve centrale : « *La fonction spécifique de la représenta-*

tion, c'est de rendre présent l'état désiré de la Chose. » Exemple que vous connaissez tous, qui a comme intérêt de faire rentrer le corps dans un circuit à plusieurs étages, c'est l'exemple du sein : « L'enfant cherche à retrouver, en modifiant son orientation, par sa motricité, la façon dont a été l'image qui a été celle du sein par exemple, et du mamelon, par exemple de profil. » L'enfant cherche à se mettre dans une position qui lui permette de retrouver le profil du sein, dans l'exemple de Freud, parce que le fait de le voir de face, de dessus ou de dessous n'entraîne pour lui aucune satisfaction ; cette accommodation, dirait Piaget, motrice, perceptivo-motrice, (c'est comme ça que Piaget parle), cette modification de la position de l'enfant, cette mise en jeu de la mobilité, de la motilité, du cou, de la tête, des épaules, etc., aboutit à ce que le sein soit vu sous un autre angle, celui entraînant la satisfaction ; c'est-à-dire celui où réapparaît l'objet. Voilà la fonction spécifique de la représentation, c'est de « rendre présent l'état désiré de la Chose ». La fonction de la représentation, dans cet exemple, suppose la motricité, l'investissement par le corps de la Chose, dans la façon de bouger la tête, les yeux, etc., laquelle Chose lui préexiste ; c'est dans la mesure où cette représentation en tant que fonction, pas en tant que *Vorstellung*, en tant que *Repräsentanz*, c'est dans la mesure où la fonction spécifique de cette représentation c'est de « rendre présent l'état désiré de la Chose ». Vous voyez qu'il y a là un concours de motricité, et de posture, et de regard, qui aboutit à cet état désiré de la Chose.

On conçoit que, lorsque Freud dit que les investissements de désir, (*Wunsch*), et ceux de perception, sont plus ou moins concourants, hétérogènes, contrastés, c'est de ça qu'il parle : de ce qui fait que le corps se trouve en somme donner du moteur à toute cette affaire-là, mais est aussi l'agent de la représentation ; ce n'est pas seulement le lieu où s'inscrivent les choses, c'est le cas de le dire, c'est aussi l'agent, non pas seulement de cette inscription, mais de ce qui fait qu'il va y avoir du désir, qui vient donner à la Chose une dimension supposant la représentation.

Ce qu'ajoute Lacan à cette lecture, sensationnel le quand on lit l'« Esquisse » à ce moment-là, c'est parce qu'il n'y est pas, l'objet, que la représentation entre en jeu. Nous avons la manie paralytique de considérer que cette représentation suppose la présence de l'objet ; mais pour que cette fonction spécifique de la représentation s'exerce, c'est-à-dire « de rendre présent l'état désiré de la Chose », eh bien, évidemment, il faut qu'il n'y soit pas ; c'est très simple : la motricité, la posture, etc., tout ça n'est pas enclenché par un objet, c'est précisément en tant que l'état de la Chose est désiré, qu'il n'y a pas d'objet, et parce qu'il est désiré, que je vais retrouver l'objet, que je le cherche.

Tentons de faire un effort. Questionnons : comment le corps peut-il servir de support à ces opéra-

tions ? Je ne peux en rendre compte que si je l'envisage du côté de la mère, et du côté de l'enfant. Si le corps de la mère et le corps de l'enfant sont en continuité, si le corps de la mère correspond à l'imaginaire de l'enfant, ou s'il correspond à une coupure, c'est-à-dire que l'enfant est du réel pour la mère, et donc que l'imaginaire de son corps soit totalement hétérogène au réel de l'enfant, on conçoit bien que cette opération qui consiste à ce que la posture de l'enfant se mette en branle pour venir transformer, si je peux dire, la Chose en objet, on conçoit que le corps en tant que support de cette affaire-là, va être complètement incompetent. Mais il ne faut pas croire que les incompetences s'arrêtent là du côté de la mère. Il y a le corps du côté de l'enfant aussi : on est alors du côté des incompetences de l'enfant, c'est-à-dire la pathologie, etc. Il faut toujours mener, ce qui est difficile, les choses de deux côtés ; les rapports du corps et de la Chose, ce ne sont pas les rapports du corps de l'enfant et de la Chose, ou du corps de la mère et de la Chose, c'est le rapport de la Chose avec le corps de la mère et le corps de l'enfant dans leurs aléas réciproques.

Si j'en reviens aux investissements de désir et de perception du côté de l'enfant et du côté de la mère, cette double représentation, au sens de fonction de représentation, ça va se traduire par différents fonctionnements, de la mère et de l'enfant, chacun du côté de l'imaginaire. Cette double fonction de représentation joue dans les écarts, entre la présence et l'absence de chaque côté : ce n'est pas seulement la mère qui est présente ou absente, l'enfant l'est aussi pour la mère, dans quelle mesure doit-il l'être, etc.

Si nous envisageons les choses ainsi et que nous en revenons au noyau du *ich* de Freud, à cette masse qui constitue le moi, nous voyons bien que le corps de la mère et le corps de l'enfant, s'il s'agit du noyau du *ich*, leur rapport est bi-univoque : chaque point du corps de la mère correspond à un point du corps de l'enfant ; c'est le miroir au sens de la bi-univocité. Il n'y a aucun écart.

En revanche, ce que Freud appelle l'inhibition du je, c'est-à-dire la mise en question, la destitution relative, de ce fameux noyau du moi, si elle survient, si vous me permettez cette expression, ça va être le noyau du *ich* moins 1, cette apparition du moins un ; c'est ce que Lacan souligne quand il dit « il y a du sujet quand il y a moins un ». Freud dit du noyau du *ich* qui est le un, le tout, l'unité, (à tel point que dans la traduction française des PUF de l'« Esquisse », *Ding* est traduit « la totalité »). Mais à partir du moment où il y a « une inhibition du je », à ce moment-là on arrive au « moins 1 » et cet écart d'un trait unaire à l'autre, c'est ce dont nous parlons quand nous disons que l'image dans le miroir est une image virtuelle : au stade du miroir, à partir du moment où la mère fait miroir, quelle

est sa compétence nécessaire ? C'est justement de ne pas faire miroir univoque en renvoyant une image univoque mais de permettre de renvoyer une image virtuelle, supposant au moins 1, c'est-à-dire dans le vocabulaire de l'« Esquisse », une inhibition du je.

Une parenthèse : de là, je crois, l'importance dans le stade du miroir, l'importance des mouvements qui sont dans le cadre, ce que Lacan appelle la jubilation, les mouvements incoordonnés montrant la satisfaction de ce qui se passe (l'importance de la motricité comme décharge, pour Freud). Et leur rapport avec ce que Lacan appelle l'accession du sujet. D'où l'importance de l'émergence du sujet par ce moins un, par le fait que l'image est virtuelle. Telle est la preuve recherchée par l'enfant exactement au même titre que cette dame dont je vous disais : qu'est-ce qu'elle voulait vérifier, quelle preuve de quel mensonge ? L'enfant se retourne, il regarde la mère qui est derrière pour bien lui montrer que « est-ce que je rêve » ? Est-ce que c'est un mensonge ? Le *ich* donc, inhibé d'après Freud, va gérer les décharges, c'est-à-dire les écarts, c'est-à-dire ce qui fait que ce n'est pas bi-univoque.

Autrement dit, le fait que l'image soit virtuelle au stade du miroir, ça ne dépend pas seulement de la mère si je peux dire, de la compétence qui est la sienne à ne pas avoir aucun manque. Cela dépend aussi de l'enfant qui vient par sa motricité engager des écarts à ce qui fait bi-univocité, à ce qui fait contingent perceptif constant, pour reprendre la terminologie de Freud qu'il garde jusqu'à la *Verneinung*. Ce contingent perceptif inconstant, qui émerge des écarts, ce qui va fonder le jugement, vont être gérés justement par le *ich*, par l'agent que représentent les décharges motrices, c'est-à-dire la motricité dans le cadre du miroir.

Puisque nous en sommes toujours au corps, la question du support de la Chose, dont vous savez qu'elle va être arrachée de son support pour permettre l'inscription du signifiant, je vous propose de formuler de la façon suivante une hypothèse le concernant. La rigidité de ce support, l'absence de motricité, de tonus et de variations toniques, vient modifier non pas la représentation mais la représentance, c'est-à-dire la fonction de la représentation, fonction qui fonctionne dans le sens de modifier la Chose en représentation. Ou bien cette représentation fonctionne dans le sens de modifier la Chose en représentation, ou bien elle ne fonctionne pas ; et dans ce cas, de privation de fonctionnement, la question se pose à nous de situer ce fonctionnement. Il nous faut faire appel pour en rendre compte de ce en quoi le fonctionnement suppose le symbolique, dans sa forme la plus aiguë. Cette anticipation ne serait rien d'autre que l'aptitude de la

représentance à une représentation à venir ; pas seulement qui tendrait à retrouver, qui tendrait à revenir sur une mémoire, sur quelque chose de mnésique, sur quelque chose de la trace mnémotique. Autrement dit, l'effet de cette fonction de représentation, quand elle devient une anticipation, ne vise pas seulement à découvrir, à retrouver l'objet dans quelque chose qui est passé, déjà inscrit, l'anticipation, en somme, ce n'est rien d'autre que le savoir concernant la présence dans l'absence.

A partir du moment où, pour comprendre la fonction de la représentance, la qualité du support est en jeu, nous sommes obligés d'avancer et de dépasser ce que ce support aurait de réel du côté de l'enfant dans la pathologie, etc., et ce qu'il aurait d'imaginaire du côté du corps de la mère, et de faire intervenir le symbolique dans la mesure où la fonction de représentation, elle est d'abord anticipation. Pourquoi ? Parce qu'il n'est pas question de représenter un objet ou de le retrouver. Il est question d'abord, pour que le désir soit attaché à la Chose, pour que la Chose soit désirable, il est question évidemment qu'il manque à cette Chose ce qui est recherché et que, par conséquent, si l'on ne peut parler d'objet, s'il ne rentre en circuit que dans la mesure où il manque, bien entendu ce n'est pas d'une représentation qu'il s'agit, c'est d'une anticipation, et si nous la pensons sous l'angle du retour en arrière, elle nous met dans le plus grand embarras ; c'est en ce sens que l'anticipation ce n'est pas autre chose que le savoir concernant la présence dans l'absence ; en ce sens l'anticipation c'est l'inverse du jugement, au sens de l'« Esquisse » ou des « Considérations sur le devenir des deux processus psychiques ».

En revanche, la perspective de cette anticipation est complètement saisie par Freud dans l'article qu'il écrit plus tard sur la *Verneinung*. C'est là qu'il fait intervenir le symbolique nommément ; c'est-à-dire que, par la négation, en tant que négation symbolique, il met en œuvre ce que j'ai essayé d'articuler à l'instant. En disant que ça n'y est pas, que je peux supposer que ça peut y venir, il me semble légitime de penser que l'article sur la *Verneinung* est une des meilleures façons avancées par Freud de transformer le concept de représentation en concept d'anticipation, tenant compte non plus de l'objet en tant qu'il serait présent mais en tant que précisément il n'est pas là. C'est de la Chose désirée, en tant qu'elle sous-tend du désir, que la représentation est et a une fonction. C'est à celle-ci, dans son travail sur la *Verneinung*, que Freud, tout en reprenant ses articles antérieurs, vient ajouter de façon essentielle tout ce que la négation a de symbolique, à travers le fait justement que c'est une affirmation qui vaut une négation. □

in BAFI de Juin 1994 - n°58